

MARTTI
LINNA

LA MAISON DE VOS RÊVES



Gaïa
polar

MARTTI LINNA

LA MAISON DE VOS RÊVES

Traduit du finnois par Paula et Christian Nabais

Abrités par la forêt finlandaise, à deux pas d'un lac majestueux, l'entreprise Haliwood et son village-témoin sont spécialisés dans la construction innovante de maisons en rondins verticaux. Léguée par le fondateur à ses deux fils, Haliwood a pour logo un homme enlaçant un arbre, et se veut emblème de l'entreprise-providence. Chaque année, les employés sont invités à évaluer leur satisfaction au travail.

Mauri, l'un des dirigeants, est soudain victime de tentatives d'assassinat : par asphyxie dans son sauna, puis explosion de son véhicule sur le parking... Le commissaire Sudenmaa, un brin déstabilisé par sa fille adolescente, se charge de l'enquête. Une plongée dans l'entreprise familiale, soi-disant le paradis de ses employés, sauf quand le couperet tombe sur le questionnaire anonyme d'évaluation : pour la première fois, quelqu'un a attribué la plus mauvaise note. Qui ?

Martti Linna est né en 1966 à Kivijärvi en pleine forêt finlandaise. Après un diplôme d'ingénieur, il enchaîne travaux agricoles et forestiers. Il devient journaliste et écrivain en 2005, sans quitter pour autant sa forêt, et vit à Hamina dans le sud-est de la Finlande. *La maison de vos rêves* est son second livre traduit en français, après *Le royaume des perches* (Gaïa, 2013).

La maison de vos rêves

du même auteur
chez le même éditeur

Le royaume des perches (2013)

Aussi disponible en poche en Babel noir.

Ouvrage traduit avec l'aide de FILI, Helsinki.

Martti Linna

La maison de vos rêves

traduit du finnois par Paula et Christian Nabais

roman

GAÏA ÉDITIONS

Les traducteurs remercient Liisa Hentilä.

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Kuolleita unelmia

Illustration de couverture :
© FineartPhotoshots/Vesa Pihanurmi/Getty Images

© Martti Linna, 2010
© Gaïa Éditions, 2016, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-702-6

1

Les portes coulissantes du centre commercial s'ouvrirent et Virpi se retrouva en face d'une mère et de ses enfants. Une maman, un garçonnet de deux ans, un bébé, une poussette. La coupe des vêtements et leur couleur lui permirent de déduire sur-le-champ que le dernier-né était une fille. Du pied, la mère enclencha le frein de la poussette afin de bloquer les roues arrière. Le mécanisme ne risquait pas de lâcher, mais Virpi remarqua la prudence avec laquelle elle détacha ses doigts du guidon. Ce qu'elle transportait n'avait pas de prix.

Elle sortit un filet à provisions de la sacoche fixée à l'arrière et le fourra dans la besace qu'elle portait en bandoulière, puis défit les ceintures de sécurité de ses enfants et les souleva délicatement un à un, tels des fruits mûrs : en premier, celui qui savait déjà marcher, suivi du poupon qu'il lui faudrait porter dans ses bras. Virpi l'aurait laissé à la maison. Un si petit être n'avait pas sa place dans un grand centre commercial. Trop d'appareils frigorifiques pulsaient de l'air froid, trop de rafales glacées s'infiltraient à chaque fois que les portes automatiques s'ouvraient. Trop de gens, beaucoup trop.

La mère dit à son bambin âgé de deux ans : « Viens ! » Virpi resta sur place, cernée par des portes coulissantes qui ne savaient plus si elles devaient s'ouvrir ou se refermer. Elle avait parfaitement conscience de l'image qu'elle offrait à cette mère de deux enfants, avec son ventre si dilaté qu'elle ne pouvait plus fermer son manteau, immobile dans le sas d'un centre commercial, les traits tirés, une ribambelle de sacs en plastique au bout des bras. Une femme enceinte qui s'appêtait à rentrer chez elle avec son gros ventre et ses courses afin de préparer le repas pour son couple. Et nourrir par la même occasion l'enfant qui croissait en elle.

La mère des deux enfants lui sourit en la croisant. Virpi était coutumière de ce signe furtif échangé entre conspiratrices. Le regard avait évalué son ventre sous la robe ample : plus de trente semaines, mais pas encore trente-cinq. Le terme approchait,

la mère des deux enfants l'avait déjà vécu. Virpi n'eut pas la force de lui rendre son sourire.

La femme avait laissé sa poussette dehors, juste à côté de la zone réservée aux vélos. Virpi dut faire un pas en arrière pour que les portes coulissantes consentent à se rouvrir après le passage de la petite tribu, puis sortit, s'arrêta à côté de la poussette, posa ses sacs par terre. Elle en retira une brique de lait, encore fraîche entre ses doigts. Des chalands la dépassaient dans un sens et dans l'autre, mais elle s'en moquait totalement.

Elle déchira la pointe du carton et, avec application, prenant bien soin qu'aucune goutte ne rate sa cible, aspergea de lait le siège de la poussette, le dossier et la fine couverture que la mère avait rangée dans la sacoche pour protéger son bébé du froid au cas où la température viendrait à baisser. Le lait serait absorbé par le tissu. Son odeur ne disparaîtrait pas de sitôt.

Personne ne tenta de l'arrêter. Après tout, la poussette était censée lui appartenir.

Le Patron n'était pas un chien. Quand il vous donnait quelque chose, c'était toujours de bon cœur. Reijo Sudenmaa posa un œil vide sur la feuille qui venait d'atterrir sur son bureau. « Kézako ? »

Le Patron était également doté d'un sens aigu de l'humour et n'hésitait pas à en faire profiter ses subordonnés. On avait souvent droit de sa part à un bonbon ou à un sort. Plus généralement aux deux.

« Essaie de temps en temps de te rappeler la nature de ton travail. On appelle ça un dépôt de plainte. Un exemple parmi d'autres de la raison d'être de notre activité. »

Le capitaine prit la feuille entre ses doigts. Inutile de se donner la peine de formuler une belle répartie, le dialogue partirait en eau de boudin et la scène perdrait tout son sel. Surtout aux yeux de son auteur et, accessoirement, supérieur hiérarchique.

« L'un des propriétaires de Haliwood – une boîte qui construit des maisons en rondins – prenait hier soir un sauna quand quelqu'un lui a fait une petite blague.

- Quel genre de blague ?
- C'est inscrit dans le dépôt de plainte.
- Personne d'autre ne peut se charger de cette affaire ?
- Pourquoi ?
- J'ai encore une tonne de trucs sur le feu, et plus que deux semaines avant de prendre mes congés. »

Sudenmaa se régala à la simple pensée qu'il ne lui restait plus que deux minuscules semaines à trimer avant la quille. Quatorze jours. Pour les dénombrer, il avait même eu recours à ses orteils. L'idée venait de Mariska. Un soir, alors qu'il se prélassait dans le canapé en regardant la télévision d'un œil distrait, elle s'était fait une petite place à côté de lui, avait soulevé ses pieds pour les poser sur ses genoux et en avait verni les ongles couleur rouge cerise. Elle avait voulu faire subir le même sort aux ongles de ses mains, mais il lui avait opposé un refus catégorique. Mariska lui avait alors suggéré de chaque matin gratter le vernis d'un de ses orteils pour décompter les jours qui le séparaient de ses vacances.

Sans doute une interprétation cool du calendrier de l'Avent. Dont elle n'avait plus rien à fiche depuis belle lurette.

« Tu trouveras bien le temps de boucler cette affaire », dit le Patron. Il patienta sur le seuil de la porte, laissant son subordonné parcourir tranquillement le dépôt de plainte. Ou afin de s'assurer qu'il le faisait.

« L'Identification s'est déjà pointée sur les lieux ?

– C'est noté dedans.

– On est sûr qu'il ne s'agit pas d'un accident ?

– On en est sûr. On n'a pas encore vu un modèle de sauna dans lequel on enverrait des gaz d'échappement par la trappe d'aération.

– L'homme en question, ce... Mauri Vuoliainen, est toujours hospitalisé ? »

Le Patron fit non de la tête. « Il est sorti ce matin. J'ai vérifié. Il a tenu à retourner bosser. Prends Kosola avec toi, il vient de rentrer de vacances. Avec lui, ça en fera au moins un de frais et dispos sur deux. »

Et si le Maure avait déjà accompli sa mission ? S'il pouvait disparaître* ?

Deux cow-boys chevauchaient au soleil couchant en direction du Far West, en route pour Haliwood. Il y avait de quoi vous gonfler les poumons à bloc. Là-bas, tout était encore possible. Il suffisait d'avoir foi en ses propres capacités et de ne pas économiser ses efforts si l'on tenait à garder cette foi.

« Tes vacances se sont bien passées ?

– Ouais. »

Kosola était le plus posé des occupants de l'hôtel de police. Il n'ouvrait jamais la bouche pour ne rien dire et même ses gestes avaient tendance à être mesurés. Mais ce n'était qu'une façade, Sundenmaa avait plus d'une fois eu l'occasion de constater que son activité cérébrale était tout sauf lente.

« T'as fait quoi ?

– J'ai fait quoi ? J'ai bouffé et baisé. Bouffé et baisé.

– Tu m'en diras tant. »

* Référence à la pièce de théâtre de Friedrich von Schiller, « La Conjuración de Fiesque ». (Toutes les notes sont des traducteurs.)

À la réflexion, Kosola avait peut-être davantage l'étoffe d'un cow-boy solitaire qu'il n'en donnait l'impression.

Ils avaient dépassé le panneau indiquant la limite de l'agglomération, mais la route s'étendait toujours devant eux. La piste avait beau avoir été bitumée, les Indiens risquaient toujours de guetter au bord de la route le passage de visages pâles imprudents. De nos jours, on les appelait brigades mobiles. Pour parer à toute éventualité, Sudenmaa leva la main et abaissa le pare-soleil afin de ne pas être ébloui. Kosola retira sa casquette bleue et lissa ses cheveux.

« La bourgeoise et moi, on a décidé de procéder au partage de tout le saint-frusquin.

– Ah. »

Le bouche-à-oreille sur un lieu de travail avait quelque chose d'étrange. Il enflait jusqu'à prendre parfois des proportions ahurissantes, même si la personne au centre des conversations n'avait jamais rien laissé filtrer. Des rumeurs couraient sur Kosola.

« T'as l'intention de te mettre à la colle avec ta greluche d'Helsinki ? »

La tête de Kosola tressaillit. Touché, coulé. « Comment tu le sais ?

– Tout le monde le sait. »

La bataille navale ? Un jeu sympa. Il devrait en parler à Mariska un de ces quatre. Elle pourrait y trouver un certain intérêt.

Kosola garda le bec dans l'eau. La route décrivait une large courbe avant de dessiner une longue ligne droite monotone. Construite sur un marécage asséché pour la circonstance, elle était désormais bordée par une pinède aussi triste que le défunt marigot. Au bout de la ligne droite, le terrain s'élevait jusqu'au sommet d'une crête défiant ceux qui désiraient aller plus loin de continuer. Sur le versant en pente douce de la crête avaient été fixées des lettres imposantes, faites de robustes troncs d'arbre peints en vert foncé. Elles se dressaient là, balises d'au moins cinq mètres de haut ne pouvant guère passer inaperçues. Elles formaient le nom de l'entreprise de maisons en rondins : HALIWOOD.

Sudenmaa demanda à Kosola s'il y était déjà venu. Son collègue avait sûrement été vexé d'apprendre que son secret

soigneusement dissimulé n'en était pas un. Il fallait le ménager, ils étaient équipiers, après tout.

« Quelquefois. Avec ma grognasse. »

Du moins émargeaient-ils tous deux au budget de l'État.

« Et vous avez signé pour l'achat d'une maison ? »

Kosola secoua la tête.

« Non, les prix sont trop salés pour le porte-monnaie d'un simple flic.

– Ouais. Moi aussi, ça me démange.

– Où ça ? »

Sudenmaa ne se donna pas la peine de répondre. Le Far West avait peut-être grouillé de cow-boys solitaires pour cette simple raison. Ils devaient être rares aussi à cette époque, ceux qui avaient les moyens de vieillir sous un toit décent.

Le village-témoin de Haliwood avait été établi dans une vaste pinède au bord d'un lac. Devant le portail d'entrée, constitué de troncs massifs, les visiteurs étaient accueillis par un homme à deux doigts de la retraite faisant apparemment office de gardien. Il demanda aux policiers la raison de leur venue et le nom de la personne qu'ils souhaitaient rencontrer, puis les autorisa à franchir le portail.

Reijo Sudenmaa suivit avec une lenteur d'escargot le chemin sablonneux qui serpentait entre les constructions en bois et les arbres majestueux. Leurs cimes zébraient le sol dur de leur ombre. Pas une aiguille de pin ni le moindre détritrus n'étaient visibles.

« Putain, c'est la grande classe, ces bâtisses ! » lâcha Kosola.

Il s'était senti offensé précédemment, mais n'était pas homme à ruminer longtemps sa rancune.

« Et la grande claque pour le porte-monnaie. »

Les façades de chaque maison étaient orientées vers le chemin. Devant chacune, la lande sablonneuse avait été recouverte de gravier. Ce gravier avait même été teinté pour répondre à la couleur des murs des bâtiments. Marron, rouge, jaune, selon la patine des arbres écorcés.

« On dirait des bonbons !

– Je confirme. »

Un peu plus loin, sous les pins, le sol était recouvert de pieds d'airielle rabougris entourés de mousse. Les maisons étaient reliées l'une à l'autre par des chemins de rondins à demi enfoncés dans la terre. De quoi flatter la sandale des pèlerins.

« Celui-là doit être le bâtiment d'accueil, dit Kosola en pointant le doigt.

– C'est aussi ce que je me disais. »

L'édifice, plus haut que les autres, se repérait de loin. Sa façade était ornée d'une plus petite version du nom formé de troncs qui surplombait la route nationale : HALIWOOD. Au-dessus trônait le logo – en bois lui aussi – de l'entreprise. Il représentait

la silhouette d'un personnage enlaçant un arbre épais et pressant sa joue contre celui-ci. Ce genre de truc pouvait-il donner à certaines personnes l'envie d'acheter une maison en rondins ? Possible. C'était à cette fin que les entreprises investissaient des sommes faramineuses dans des gribouillages et autres barbouillages baptisés logos. Pour inciter les gens à convoiter ce qu'ils ne possédaient pas encore.

Les deux policiers étaient attendus devant le bâtiment. Sudenmaa immobilisa son véhicule au niveau de la personne venue à leur rencontre, baissa la vitre latérale et tendit la main.

« Mauri Vuoliainen, se présenta l'homme. Merci d'avoir fait le déplacement. »

Il contourna le capot de la voiture pour aller serrer la main de Kosola avant que celui-ci n'ait eu le temps de descendre.

Mauri Vuoliainen était un grand blond, cent quatre-vingts centimètres au minimum sous la toise, légèrement empâté – rien d'extraordinaire, vu son âge. Sudenmaa lui donnait la quarantaine bien tassée, cinquante ans au grand maximum. De nos jours, il était également devenu difficile d'estimer avec une faible marge d'erreur l'âge d'un homme. On ne comptait plus ceux qui avaient appris à se teindre les cheveux et à se donner bonne mine avec un pot de crème. Lui-même y avait déjà songé. Certains magasins devaient sûrement proposer ces produits en format économique pour des surfaces corporelles supérieures à la normale.

Il se pencha pour s'adresser à Mauri Vuoliainen par la vitre ouverte de Kosola. Une odeur agréable se dégageait de son collègue. Était-ce la raison pour laquelle deux femmes se le disputaient ?

« Je peux me garer où ? »

– Suivez-moi », dit Mauri Vuoliainen avant de s'éloigner à pied devant eux sur le chemin sablonneux.

Kosola referma la vitre. Dans ce véhicule relativement récent, il suffisait d'appuyer sur un bouton avec le pouce puis d'écouter le moteur électrique bourdonner.

« Il n'a pas vraiment l'air d'avoir été assassiné. »

– Non, c'est sûr, rétorqua Sudenmaa.

– Ça serait un beau coup de pub.

– Quoi ?

– Tout ce bazar. La mort par asphyxie dans son sauna d'un constructeur de maisons.

– Il faudrait être sacrément tordu pour inventer un truc pareil. Il aurait pu y rester.

– Aucune importance, du moment que ça booste les ventes. »

Le parking était situé à une cinquantaine de mètres du gros bâtiment. Il était étonnamment étriqué. Mauri Vuoliainen leur en expliqua la raison lorsque les policiers s'extirpèrent de leur véhicule. « Nous ne voulons pas être envahis de voitures particulières en période estivale. La plupart de nos visiteurs empruntent les cars qui font la navette entre la ville et Haliwood. »

Sudenmaa revit en esprit ces cars. Leurs parois latérales étaient customisées à l'aide de panneaux en rondins.

« Votre portail est gardé sans interruption ? Même le soir ?

– Non. Nous le verrouillons à dix-huit heures, puis Keijo quitte sa guérite pour rentrer chez lui. Ensuite, on n'ouvre que sur demande expresse.

– Vous avez eu des visiteurs hier soir ?

– Il faudra que je vérifie, dit Mauri Vuoliainen. Mais dans l'immédiat, je suppose que c'est le sauna qui vous intéresse.

– On est là pour ça », dit Kosola avant que Sudenmaa n'ait le temps de répondre.

Ils empruntèrent un chemin sablonneux plus étroit, qui menait au lac. Le sauna avait été construit à l'ombre des pins, à quelques pas de la rive.

« Où habitez-vous ? »

Mauri Vuoliainen se tourna vers Sudenmaa et le regarda de ses yeux bleus, profondément enfoncés. Passé le stade fœtal, son front avait développé un grave excès de peau ; le temps l'avait garnie de plis en conséquence.

« À quelques kilomètres de là. Mais la plupart du temps, je passe la nuit ici, dans une de ces maisons.

– Aviez-vous l'intention d'y dormir la nuit dernière aussi ?

– En tout cas, je n'avais pas l'intention de dormir à l'hôpital. »

L'entrepreneur grimaça un sourire. « Non, en fait j'étais sur le point de partir. Mais prendre un sauna après ma journée de travail est presque devenu un rituel. Keijo, le gars que vous avez vu au portail, met chaque jour un de nos saunas à chauffer avant de regagner ses pénates. Alors Timo ou moi pouvons en profiter.

- Timo ?
- Mon frère. Et mon associé.
- Il était là, hier soir ?
- Oui. Mais pas dans le sauna. Il devait se demander où je traînais. C'est lui qui m'a trouvé. »

Un SUV flambant neuf était garé derrière le sauna, aux murs badigeonnés d'une couche de lasure vert mousse. Le véhicule et le bâtiment avaient été entourés d'un ruban en plastique tendu par les gars de la Sécurité publique et de l'Identification. De l'arrière du 4x4 partait un tuyau qui disparaissait à l'intérieur du sauna. Sudenmaa se pencha pour l'examiner.

« Vous avez une idée d'où pourrait provenir ce truc ? »

Mauri Vuoliainen secoua la tête. La peau de son front était si fournie que le capitaine eut l'impression qu'elle suivait les mouvements du crâne avec un léger temps de retard.

« Non. Mais ça ressemble à un de ces tuyaux que les employés des entreprises d'assainissement utilisent pour vider les fosses septiques. »

À proximité du SUV, une odeur âcre de caoutchouc brûlé titilla les narines des policiers. Sudenmaa jeta un coup d'œil sous la voiture. L'épais tuyau noir avait été manchonné sur l'embout d'échappement du 4x4 et enfoncé jusqu'au pot. La jonction avait été rendue étanche avec du ruban adhésif extrafort, du genre que l'on utilisait pour les conduits d'aération.

« Comment l'individu qui a fait le coup a réussi à démarrer votre véhicule ? »

Cela aussi était noté dans la plainte. De même que Timo, le prénom du frère de Mauri. Mais il fallait poser ces questions soi-même. Communiquée directement par l'intéressé, l'information prenait une teinte plus personnelle, plus pertinente.

« Avec la clé, dit Mauri Vuoliainen. Je la laisse toujours sur le démarreur quand je suis ici. Comme tout le monde. C'est exigé par notre règlement intérieur. Nous avons investi un paquet de fric dans ces constructions et nous avons une foule de visiteurs dans la journée. Il faut pouvoir bouger les voitures rapidement au cas où il faudrait libérer de la place pour une ambulance ou un camion de pompiers. »

Peut-être se voyaient-ils parfois contraints d'appeler les services d'urgence lorsque, après avoir déniché la maison de ses rêves,

l'acheteur potentiel s'était enquis de son prix puis livré à un rapide calcul mental pour évaluer les mensualités de son prêt immobilier pour les trente années à venir.

« Il y a la clé sur tous les véhicules ? »

– C'est la consigne. Et puis quoi, il n'y a qu'un seul chemin pour sortir d'ici. Gardé par Keijo. Qui connaît tout le monde. »

Kosola était resté à l'arrière du sauna. Il observait la paroi et le trou par où le tuyau en caoutchouc noir avait été enfoncé.

« Tous vos bâtiments sont construits avec des rondins disposés à la verticale ? »

– Oui, en effet. »

Kosola sembla se satisfaire de cette réponse. Sudenmaa comprit soudain pourquoi toutes les maisons devant lesquelles ils étaient passés lui avaient paru étranges : les rondins des quatre murs étaient placés à la verticale et non à l'horizontale.

« Quand vous vous trouviez dans le sauna, vous avez entendu quelqu'un démarrer votre véhicule ? demanda-t-il. »

– Non.

– Et quand on a enfoncé le tuyau dedans, vous n'avez perçu aucun bruit suspect ? »

L'entrepreneur dut se donner un petit temps de réflexion. « J'ai entendu des craquements. Mais je ne me suis pas rendu compte d'où venait cette odeur avant d'ouvrir la trappe. »

– Quelle trappe ?

– Ce panneau d'aération, là. On le voit mieux de l'intérieur. Suivez-moi. »

Ils firent le tour du sauna et gravirent les quelques marches qui menaient à la terrasse. La porte d'entrée semblait peu robuste, le bâtiment n'était visiblement prévu que pour la saison d'été.

« Ce modèle s'appelle Savu, leur précisa Mauri Vuoliainen. Un joli mot dans notre langue*. Sa sonorité parle à tous les citoyens du monde. Ce modèle ne comporte pas de vestiaire, uniquement l'étuve. On se déshabille et on se rhabille ici, sur cette terrasse, c'est ça le concept de Savu. Dans la pièce de sudation, on peut installer un poêle ordinaire si on le souhaite, ou en faire un sauna enfumé à l'ancienne, sans cheminée. »

* En finnois, le terme *savu* désigne la fumée.

– C’est exactement ce qu’un type a dû se dire, fit remarquer Sudenmaa. Mais il avait sa propre vision des choses.

– Ça oui. » Mauri Vuoliainen fit une pause sur la terrasse. Il se pencha et ramassa par terre un segment de madrier comportant une encoche à chaque extrémité ; une profonde rainure sur l’un des côtés, une simple entaille sur l’autre. « Pardon, reculez un peu. »

L’entrepreneur cala le bout comportant la rainure sur la balustrade de la terrasse et l’autre sur la poignée en bois permettant de tirer la porte. L’entaille épousait sa forme à la perfection. Mauri Vuoliainen les regarda, le visage grave. « C’est avec ce genre de dispositif que le type en question a bloqué la porte. Vos gars ont emporté la pièce dont il s’est servi. J’ai récupéré celle-ci à l’usine. Mais Timo a trouvé le segment de madrier dans la position que je viens de vous montrer. »

Sudenmaa examina la pièce de bois de plus près. Sa surface était tiède au contact de sa main, le soleil l’avait réchauffée. « L’original provenait aussi de votre usine ?

– Oui.

– Le coupable y a donc accès. »

Mauri Vuoliainen secoua la tête. Il ne ressemblait plus à l’homme qui les avait attendus devant le bâtiment d’accueil. Remettre les pieds sur les lieux de l’attentat avait dû raviver de mauvais souvenirs.

« Pas forcément.

– Comment ça ?

– Cette pièce a pu être soustraite d’une livraison de maison en kit déjà effectuée. Elle est taillée à partir d’un madrier basique, de dimensions standards – une entretoise – sur lequel on pose les solives. »

Kosola acquiesça.

« Solives, que l’on appelait *vuoliainen* dans le temps. Comme votre nom de famille », ajouta-t-il.

Son esprit et son corps étaient alertes. Il venait de rentrer de vacances.

« Les solives sont des éléments de charpente placés à l’horizontale sur les madriers, on fixe dessus le plancher et dessous le plafond dans une maison en rondins. Le paternel a changé son nom de famille en Vuoliainen bien avant notre naissance. Mais si on entrait ?

– D'accord. »

Mauri Vuoliainen ouvrit la porte et convia les policiers à le précéder. Sudenmaa entra en premier, suivi de près par Kosola. L'embrasement était si basse qu'ils durent se courber, mais l'intérieur du sauna était étonnamment spacieux. Les murs avaient été recouverts de lambris fixés à l'horizontale, le sol était en béton peint. L'odeur de gaz d'échappement picota fortement les narines de Sudenmaa.

« Pouvez-vous laisser la porte ouverte ? » demanda-t-il en se retournant.

Mauri Vuoliainen l'aurait fait même sans en avoir été prié. Peu de gens auraient accepté de pénétrer à nouveau dans un bâtiment où ils venaient de vivre ce que cet homme avait vécu, mais il se pencha et entra à leur suite après avoir allumé d'une chiquenaude l'ampoule électrique accrochée au plafond du sauna. L'interrupteur était situé sur le mur extérieur.

« Ce Savu convient davantage à un sauna enfumé. Ses dimensions respectent les proportions utilisées au XIX^e siècle par les paysans de la région pour la construction de saunas enfumés. Les portes se devaient d'être petites et la hauteur du seuil élevée pour empêcher la chaleur de s'échapper pendant les grands froids hivernaux. Ce qui explique pourquoi la fenêtre, là, est conçue ainsi. »

Il fit un signe en direction de l'ouverture lumineuse qui se découpait dans la façade avant du sauna et donnait sur le lac – que l'on aurait pu apercevoir si la fenêtre n'avait pas été aussi petite et située aussi bas. Aucun homme un tant soit peu ventru n'aurait pu s'introduire dans la pièce ni en sortir par cette embrasure située à hauteur de ses testicules.

« Et on vous en achète, des modèles de ce genre ?

– Énormément. Aujourd'hui, les gens sont en quête de racines et se battent pour faire installer un Savu à côté de leur chalet d'été. Mais ce qui nous a le plus surpris, c'est l'engouement pour ce modèle en Europe du Sud, alors qu'il n'y a quasiment pas de lacs au bord desquels l'implanter. Nous avons créé à Bologne un village entier de saunas. Cent vingt-cinq, côte à côte. »

Sudenmaa demanda à Mauri Vuoliainen de leur raconter en détail la soirée de la veille. Pour un quidam qu'on avait essayé de gazer là où ils se trouvaient, il ne manquait pas de cran : il monta

s'asseoir sur le gradin le plus élevé. Sa veste, son pantalon clair et ses chaussures en cuir noir juraient un peu avec le baquet d'eau et la louche posés en contrebas. L'entrepreneur prit soin de ne pas s'adosser au mur du sauna, noir de suie.

« Keijo a allumé le poêle à seize heures. Ce type de poêle met environ deux heures avant d'atteindre la bonne température. Il faut laisser ensuite les odeurs âcres de fumée se dissiper avant d'entrer à l'intérieur.

– Vous utilisez quoi, comme bois de chauffe ? » demanda Kosola.

La question de Kosola surprit Sudenmaa. Dans le sauna collectif de son immeuble, il suffisait de manœuvrer un variateur de chaleur. C'était d'ailleurs rarement lui qui s'en chargeait.

« De l'aulne. On ne devrait jamais chauffer un sauna enfumé avec un autre bois que l'aulne. »

Kosola ouvrit de nouveau la bouche. Peut-être avait-il une opinion différente sur la question. Mais peut-être que le regard de Sudenmaa le dissuada de leur en faire part.

« Une fois que ce sauna a été chauffé comme il faut dans la soirée, on peut encore venir y prendre une bonne suée le lendemain matin. À condition de ne pas oublier de poser au préalable cette cloche par-dessus le poêle. »

Mauri Vuoliainen avait l'habitude de vendre les produits de son entreprise. Cela se percevait dans son intonation. Les deux policiers tournèrent leurs regards vers le poêle, de la taille d'un grand frigo, installé dans un coin. Le bidule en tôle posé dessus devait être la cloche.

« Je me suis pointé ici aux alentours de dix-huit heures trente. Je me suis déshabillé, je suis allé piquer une tête dans le lac et je suis entré.

– Avez-vous vu quelqu'un à ce moment-là ?

– Dans les parages ?

– C'est ça, oui.

– Non. Vers dix-huit heures, il n'y a plus grand monde. Le dernier car part de chez nous à dix-sept heures.

– C'est rentable de faire circuler des cars privés entre la ville et cet endroit ? »

Une question déplacée, même de la part d'un policier. Mauri Vuoliainen toisa Sudenmaa. « Nous le faisons par respect pour

nos clients. Si tout le monde venait ici avec sa voiture personnelle, qu'est-ce qui différencierait ce lieu de celui où ils résident ? Ces bâtiments ne ressortiraient pas à leur avantage. Vous comprenez ?

– Je comprends. »

Du moins Sudenmaa le supposa-t-il. Ceux qui rêvaient d'une nouvelle habitation voulaient descendre d'un car climatisé pour passer tranquillement en revue le choix qui leur était proposé. Ils souhaitaient contempler les maisons en rondins dans leur écrin de verdure. Et en cas de coup de cœur, il ne leur viendrait pas à l'idée que le terrain viabilisé sur lequel on planterait l'objet de leurs rêves serait bordé de trois côtés par d'autres terrains similaires et que le quatrième donnerait sur la rue.

Mauri Vuoliainen offrait une image grotesque, vêtu de pied en cap dans un endroit que l'on fréquentait d'ordinaire dans le plus simple appareil. Sur la terrasse, celui qui était sorti se rhabiller le faisait en tournant le dos aux autres. La porte basse, qui imposait une attitude de soumission, symbolisait la nécessité de se séparer temporairement de son enveloppe sociale. Cela faisait sans doute partie du charme du village de saunas à Bologne, pouvoir rester un instant tout nu dans l'encadrement, exposé à tous les regards.

« J'ai jeté deux ou trois louches d'eau sur les pierres brûlantes. Je pensais au boulot. Puis une espèce de bourdonnement a commencé à se faire entendre vers la trappe. Je l'ai ouverte et j'ai pris du gaz d'échappement en pleine trogne.

– Où se trouve cette trappe ?

– Là », dit Mauri Vuoliainen en tendant le bras.

L'orifice, dissimulé par un volet en bois dans le mur arrière, se distinguait difficilement du reste de la paroi. Mauri Vuoliainen l'ouvrit et les policiers découvrirent, derrière une grille métallique, l'extrémité du tuyau noir relié à la sortie du système d'échappement du 4x4.

« Pourquoi y a-t-il une grille ?

– À cause des insectes. Les guêpes aiment bien faire leurs nids dans nos bâtiments sortis d'usine.

– Quelle a été votre première réaction ? » demanda Kosola.

Mauri descendit des gradins.

« Au début, je n'ai pas compris la raison de ce dispositif.

J'ai appelé, puis j'ai commencé à avoir la nausée. Je me suis précipité vers la porte. Impossible de l'ouvrir. J'ai gueulé encore plus fort.

– Pourquoi n'avez-vous pas cassé la fenêtre ? »

Mauri leur présenta un visage soucieux. Et livide, ne put s'empêcher de se dire Sudenmaa. « Je suppose qu'on perd un peu les pédales quand on comprend que quelqu'un essaie de vous tuer.

– Vous y seriez resté si votre frère n'était pas arrivé à temps. »

L'homme au front garni de plis charnus opina de la tête.

« Oui, ça ne fait aucun doute. Il y a une deuxième bouche d'aération là-bas, à côté du poêle, pour alimenter le feu en oxygène. Mais elle aussi était obturée à l'extérieur avec du ruban adhésif. Celui qui a fait le coup savait qu'il n'existe pas de cheminée ni de conduit d'aération dans un véritable sauna enfumé.

– Qu'est-ce qui aurait pu inciter votre frère à venir faire un tour dans le coin hier soir ?

– Il faudrait lui poser la question directement, rétorqua Mauri Vuoliainen.

– C'est bien ce que nous avons l'intention de faire », dit Sudenmaa.

Sa chemise lui collait à la peau. La chaleur de la veille ne semblait pas avoir quitté le sauna.

Virpi posa la corbeille de pain sur la table mais ne sortit aucune tranche prédécoupée du sachet en plastique. À quoi bon, puisqu'il n'y aurait qu'eux deux pour en manger ? Jukka émergea de la chambre conjugale, absorbé dans la réalisation de son nœud de cravate. Il avança jusqu'à se trouver dans le dos de Virpi, se pencha et déposa un baiser sur la nuque de sa femme, là où les cheveux cédaient la place à un fin duvet. Il ne la mordilla pas. Avant, il y a bien longtemps, c'est ce qu'il aurait fait. Il l'entoura de ses bras.

« Comment est-ce qu'on se porte ici ?

– Comme une barrique. »

Il l'étreignit. Pas au point de la faire grimacer. Pas même assez fort pour qu'elle ressente quoi que ce soit, en réalité.

« Tu t'es couchée tard hier soir. Je t'ai entendue.

– Toi aussi, tu chercherais des excuses pour ne pas aller te coucher avec un ventre pareil. »

Il dénoua son étreinte pour batailler avec le lien du sachet de pain de mie. Il préleva une tranche sur laquelle il étala de la margarine.

« Tu es si pressé que tu n'as même pas le temps de t'asseoir ? »

Il s'assit. Un mari docile. Sa mère n'avait eu cesse de répéter qu'il avait été un enfant particulièrement facile à élever. Il n'a même jamais cassé un verre, vous vous rendez compte ?

« Tu vas faire quoi, aujourd'hui ?

– Travailler », répondit Jukka.

Virpi avait posé un verre sur la table à son intention. Ainsi qu'une pleine carafe de jus de fruits. En prenant soin d'éloigner le verre du bord de la table afin d'éviter tout incident. Ce serait dommage de ruiner de si belles statistiques par un geste malencontreux.

« Avec Aila ?

– Travailler, répéta Jukka. Et toi, tu as prévu quelque chose pour aujourd'hui ? »

Il tentait de se défausser, visait délibérément à côté. Il avait

oublié qu'elle aussi avait effectué son service militaire, et avait même intégré l'École de formation d'élèves-officiers de réserve à Hamina.

« Tu as des trucs à faire avec Aila ? »

Assis, le regard rivé sur la nappe, les épaules légèrement voûtées, Jukka sembla se jeter de toutes ses forces dans l'absorption de grosses bouchées de pain.

« J'ai rendez-vous jeudi avec Timo pour le quart d'heure des conjoints, dit Virpi. Tu te rappelles, j'espère ? »

Il fit non de la tête, enfournant davantage de pain. Elle laissa son regard descendre sur sa pomme d'Adam, qui faisait laborieusement le yo-yo.

« Tu veux que je lui parle d'Aila ? »

Il termina d'ingurgiter son pain et avala une gorgée de jus de fruits pour se rincer la gorge. « On en discutera ce soir, dit-il. D'accord ?

– En parlant de soir, où étais-tu hier ? »

Le regard de Jukka quitta la nappe, erra au niveau du nombril de Virpi, comme si Jukka tentait de communiquer avec celui qui se trouvait à l'intérieur de ce ventre, le Bonhomme venu du froid. « Je pensais que tu dormais.

– Je me suis réveillée. Ta voiture n'était pas dans la cour.

– Je suis allé faire un tour.

– Tout seul ? »

Il se leva. « Évidemment. »

Jukka, l'enfant facile à élever, le mari docile, alla déposer son verre vide dans l'évier, revint, se pencha et embrassa de nouveau Virpi dans le cou. Ses lèvres étaient humides du jus de fruits qu'il venait de boire. Il ne se servit toujours pas de ses dents.

Quelquefois, Virpi souhaitait qu'il y eût un peu plus de bête féroce dans son mari.